

Article original

De la résistance à l'assimilation : une lecture de Ceux de la forêt de Charles Exbrayat

Sylvain REOUTAREM^{1*}, BOUBA Timotée ABOUSSANG²

1. Université de Ndjaména (Tchad), Enseignant Chercheur, Faculté des Langues,
Lettres, Arts et Communication, Département de Lettres Modernes

Tel. +235 66246475 ; Wattshap : +235 99131413

2. Université de Ngaoundéré (Cameroun), Département de français, Faculté des
Arts, Lettres et Sciences Humaines

Auteur correspondant : reoutarem@gmail.com

Réf : AUM12-0234

Résumé : La lutte pour la préservation patrimoniale est vitale chez tous les peuples dont Charles Exbrayat tente de narrer dans *Ceux de la forêt*. L'étude que nous entreprenons se consacre aux stratégies de la résistance d'un peuple dont le salut réside dans les valeurs de son environnement naturel, menacées par le progrès industriel. S'abriter, se nourrir, s'habiller, se déplacer, concourent à ce que la nature leur offre de meilleur. La vie paisible menée par les Rustandais, n'est possible qu'à travers leurs milieux rustiques dont la montagne et la forêt. Ils mènent en ces lieux agréables, leur activités quotidiennes, afin d'extraire les ressources vitales. Or le progrès s'introduisit dans cet environnement où les Piémontais venus d'ailleurs, désirent implanter une usine, construire des routes, les habitations, les épiceries, bref transformer Rustande en une cité moderne. De là surgit une résistance qui opposa les partisans du progrès et les conservateurs des patrimoines. L'étude s'articule autour des stratégies paradigmatiques mises en œuvre par les Rustandais, protecteurs de leurs patrimoines contre les acteurs du progrès. L'interrogation que suscite cette étude est de savoir : les stratégies de la résistance feront-elles triompher la lutte des Rustandais ? Si les résistants s'érigent en auteurs et complice de leurs propres supplices, le pire est à craindre. En convoquant la psychocritique de Charles Mauron¹, l'étude détermine que les hostilités du progrès offrent parfois des opportunités qui installent l'inconscience dans le mental des peuples. La

¹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychocritique>

sociocritique de Claude Duchet² permet d'analyser l'évolution des habitudes comportementales des personnages, face à l'évolution du progrès. Le récit d'Exbrayat illustre les arguments du progrès selon lesquels sa marche est irrésistible et l'homme doit donc s'en habituer en prenant le soin de sécuriser ses valeurs patrimoniales.

Mots clés : nature, patrimoine, résistance des peuples, paradigme, civilisation

From Resistance to Assimilation : A Reading of Charles Exbrayat's

Abstract : Nature offers peoples a vital heritage reserve that Charles Exbrayat attempts to narrate in *Those of the Forest*. The study we undertake is devoted to the forms of resistance of a people whose salvation lies in the values of their natural environment, threatened by industrial progress. Taking shelter, feeding, dressing, moving around, all contribute to what nature offers them best. The peaceful life led by the Rustandais is only possible through their rustic environments of mountain and forest. They carry out their daily activities in these pleasant places in order to extract vital resources. However, progress intruded into this environment where the Piedmontese from elsewhere wish to establish a factory, build roads, houses, grocery stores, and in short transform Rustande into a modern city. From there arose a resistance that opposed the advocates of progress and the conservators of heritage. The study revolves around the paradigmatic strategies implemented to highlight the antagonism between the Rustandais, protectors of their heritage, and the actors of progress. The question raised by this study is whether the resistance will allow the essential to triumph over the superfluous. If the resisters position themselves as the authors and accomplices of their own suffering, the worst is to be feared. By invoking the psychocriticism of Charles Mauron, the study will determine that the hostilities of progress sometimes offer opportunities that lead to unconsciousness in the minds of peoples. Claude Duchet's sociocriticism will allow for an analysis of the evolution of the behavioral habits of the characters in the face of the advancement of progress. Exbrayat's story illustrates the arguments of progress, according to which its advance is irresistible and man must therefore get used to it while taking care to safeguard his cultural values.

Abstract: nature, heritage, resistance of peoples, paradigm, civilization

Introduction

Le roman de Charles Exbrayat, qui offre le cadre de cette étude, présente la vie des rescapés de la guerre de 14-18, désireux de regagner leur terre aux pieds du massif montagneux, longé par la

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_Duchet

forêt où se dressaient de bels hameaux. Un lieu agréable où ils estiment mener le reste de leur vie. En ces lieux, la communauté adore respirer l'air de la forêt, écouter le chant des oiseaux, dormir paisiblement dans les cabanes, manger bio, boire du lait frais. En effet, les peuples amoureux de la nature, ont toujours connu de telle vie, et ils en existent encore dans le monde d'aujourd'hui notamment en Malaisie, en Amérique latine, en Afrique équatoriale, chez les Pygmées surtout. La nature, la vie des villages dans les cabanes, les mœurs rustiques, les aliments traditionnels, séduisent et marquent souvent l'identité des peuples. Loin du luxe, les douces merveilles qu'on y découvre aiguïssent l'envie d'y vivre. *L'auteur de Ceux de la forêt*, explore le monde des Rustandais, inspecte leur milieu de vie, leur mœurs, analyse leur comportement, découvre leur force et faiblesse. Le cumul de ce diagnostic lui a permis de répertorier les stratégies de lutte des Rustandais face aux manœuvres incisives des partisans du progrès industriel. On assiste donc au récit des forces du changement et à celui des forces résistantes, puis affaiblies, corrompues. D'où la question de savoir : les stratégies de la résistance feront-elles gagner la lutte ? Rien ne prévoit une fin heureuse aux Rustandais face aux progrès. Deux axes forment l'ossature de cette étude. Dans le premier axe, l'étude présente les activités des Rustandais et leur mode de vie dans leur environnement rustique. Dans le deuxième axe, elle évoque les raisons qui sous-tendent leur résistance à la nouvelle civilisation et les raisons des échecs encourus durant la résistance face au progrès. Une telle étude s'organise par le biais de la sociocritique de Claude Duchet. Cette approche sert à comprendre dans quelle mesure la lutte pour préserver les acquis sociaux peut conduire à la perte des valeurs patrimoniales d'un peuple lorsqu'il se laisse entraîner par les appétits du progrès.

1. Les vertus de la vie rustiques

La vie rustique se consacre à la nature et aspire au bonheur que celle-ci lui offre. Les vertus de cette vie résident dans les us et

coutumes des Rustandais, leur mode de vie, la gestion de leur environnement. Ces peuples se donnent à une vie sobre, heureuse et rustique, qui s'organise dans l'innocence de la nature. Les habitudes alimentaires saines et naturelles et les mœurs sont souvent propres à chaque communauté. Tout cela concourt au bien être de « ceux de la forêt » dont les hameaux respirent le bon air : « *Un bon village, que le vent, descendu des hauteurs, rabote d'un bout de l'année à l'autre* » (Exbrayat, 1977 : 11). Dans cet espace rustique, comment mènent-ils leur vie?

1.1. Les activités rustiques

Le rustique se dit souvent de ce qui relève de la campagne. Il est le propre des lieux dépourvus de tout confort et de luxe. Un environnement rustique s'interprète par le milieu rural, hors des progrès de la civilisation. Il fait référence à l'authenticité, aux constituants de la nature et aux animaux qui y vivent. On y respire le bel air, les bonnes odeurs. Les habitations en ces lieux sont construites en bois ou des hameaux. Les populations Rustandaises y mènent une vie rude, paisible et heureuse.

En effet, la belle vie des Rustandais se menait dans un environnement heureux. Ils se plaisaient à dormir dans les maisons de bois : « *Une maison vivante où il faisait bon se réfugier* » (C. Exbrayat, 1997 : 29). La vie en contact avec la nature, est la merveille pour ce peuple Rustandais. Cette merveille, la forêt en fournit, du fait qu'on y exerce toute sorte d'activités vitales. Se référant à la vie des Australiens de la zone septentrionale, Claude Lévi-Strauss indique : « *les indigènes ont un sens aigu des arbres caractéristiques, des buissons et des herbes propres à chaque association végétale, en prenant cette expression dans son sens écologique.* » (C. Lévi-Strauss : 1990, 62.) La connaissance et la protection des arbres ou de la forêt conditionnent la meilleure vie des « sauvages » qui en font leur demeure et leurs ressources vitales. C'est ici que la conscience collective se raffermie sur les valeurs à protéger. La sauvegarde du cadre indiqué pour l'élevage et l'agriculture en est l'illustration.

En effet, les Rustandais sont loin de mener une activité de grande envergure qui peut détruire leur environnement. Ils l'exercent dans la précaution de mener « *une petite vie, mais paisible* » (C. Exbrayat, 1997 :10) L'élevage et la production des agrumes, des activités qui participent à la préservation de la nature : « *A Rustande, on a quelques vaches et on s'efforce de faire pousser un peu de seigle et des légumes rustiques comme les pommes de terre, les choux et les carottes.* » (C. Exbrayat, 1997 : 10) L'élevage des vaches procure « *du lait et des fromages.* » (C. Exbrayat, 1997 : 10) Ces produits laitiers ne sont altérés d'aucun autre qui puisse nuire à leur bonheur. Le récit d'Exbrayat passe en revue les activités sobres qui ne s'exercent que dans le milieu naturel. Une façon de signifier qu'elles sont rattachées à la rusticité que rien ne peut venir troubler la quiétude de ceux qui les exercent.

L'auteur de ce roman présente dans cet environnement un peuple un peu similaire au bon sauvage dont parle Bernard Mouralis au sujet de Montaigne et Rousseau : « *Montaigne [...] fut l'un des premiers à développer ce thème qui établissait la supériorité de la sauvagerie sur la civilisation...* » (B. Mouralis, 1989 : 3). Rousseau en évoque dans son *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes*. Ils ont tous célébré la vie des primitifs dans la nature. Ces auteurs ont défendu à cor et à cri, que les sauvages possèdent de grandes valeurs patrimoniales qui méritent respect et qu'il est injuste que les civilisations étrangères viennent les bouleverser. Pour mener à bien leur vie : manger et dormir, le bon sauvage recourt aux bons offices de la nature : « *Dans le pacage de la crête, à la limite des arbres, les rudes bûcherons de Beauzères se sont bâtis de petites demeures trapues dont les toits touchent le sol du côté où souffle le vent* » Une vue de cette cabane construite dans un des quartiers de Rustande, montre la sobriété de vie que les habitants y menaient. (C. Exbrayat, 1997 : 13). Le bonheur du bon sauvage ne se trouve nulle part dans le monde transfiguré qu'au sein de la nature, dans la vie rustique.

1.2. Les mets rustiques

Les nourritures rustiques proviennent des plats traditionnels dont la composition est puisée dans les ingrédients locaux. Elle offre une saveur conviviale, caractéristique de l'identité de chaque peuple. Un met rustique fournit à ceux qui le partagent une ambiance amicale et un goût savoureux et mémorable. Dans leur culture, les Rustandais s'adonnent à l'alimentation saine et équilibrée car « *ils mangèrent leur soupe au choux, la fricassée de pommes de terre et la tomme de chèvre, en silence* » (C. Exbrayat, 1997 :18) Ainsi, les Rustandais se consacrent au régime alimentaire essentiellement végétarien. Aussi, la nature se révèle-t-elle leur mère nourricière. Pour préserver leur santé, ils mangeaient bio et le cadre de vie qui leur procure la nourriture se résume à la forêt. Aussi, dans les champs, ils cultivent et élèvent du bétail : « *ils vivaient uniquement de leur vaches et ils sentaient le fumier et le lait suri* » (p.45). Une manière de signifier que les Rustendais vivaient « *un peu en sauvage, du bois et des bêtes* » (C. Exbrayat, 1997 ; p.43) Manger bio exclut toute alimentation importée ou surgelée pour faire place aux mets cuisinés sur la base des ingrédients purement naturels. Vivre en sauvage s'éloigne du luxe et ses dérivés qui sont des produits de la civilisation. Or lorsqu'un peuple réalise que ses habitudes culturelles, ses us et coutumes sont menacés, ses acquis patrimoniaux infestés par des pratiques exogènes, il va de soi qu'il s'organise en résistant. Les Rustandais se trouvent exposés à ces réalités, ce qui les contraints de lutter pour sauvegarder leur patrimoine.

2. La résistance.

Rien n'oblige les peuples à organiser une résistance, sinon se donner un espace de liberté et de bonheur souvent violé par d'autres. Les résistances prennent généralement leurs sources dans les occupations des espaces et les pouvoirs oppressifs. Dès lors, tout peuple en situation identique se donne le droit de contester les pratiques contraires à ses mœurs par des actions collectives ou individuelles. Il peut résister par des luttes armées ou par des

actions pacifiques liées au refus d'obéir aux ordres, dictés par les détenteurs du pouvoir. Il s'agit d'un exercice dont le but vise l'affirmation de soi et l'assurance et la protection des intérêts vitaux et patrimoniaux. De fait, au bout de la résistance, se trouve le changement en faveur ou en défaveur des meneurs. Il importe de savoir comment la résistance des Rustandais s'inscrit dans cette logique.

2.1. Les motifs de la résistance.

Toute résistance obéit à une raison. Les Piémontais, venus d'Italie, implantent une usine de transformation de divers produits. Les habitants de la Lavillerie, un des hameaux habités par les Rustandais sentent leur environnement menacé. La révolte se prépare, mais: « *malgré ces entêtés, l'usine s'élevait* » (C. Exbrayat, 1997 : 25) La pollution de l'environnement est imminente. La forêt, la vallée, les allées et retours des Rustandais se transforment sous les activités d'implantation de l'usine. Cette transformation n'a pas épargné le cimetière. Or, les cimetières incarnent la mémoire des ancêtres et sont considérés comme des lieux sacrés. Contrairement à ce paradigme, les Piémontais estiment « *qu'il fallait accepter parce qu'on doit préférer les vivants aux morts et protéger ceux-là, fût-ce, aux dépens de ceux-ci* » (C. Exbrayat, 1997 : 65). Un fait que les Rustandais jugent scandaleux et ont peine à tolérer. Une partie du cimetière devait servir à la construction du mur de l'usine. Le premier motif de la résistance se dessine à ce niveau.

Aussi, les arbres de la forêt disparaissent-ils un à un. Face aux désastres, le désespoir hante les esprits. Julien, l'allié de César le meneur de la résistance, « *contempla la forêt où chaque arbre portait un linceul* ». (C. Exbrayat, 1997 :175) Face à ce deuil de la nature, où les résistants se jugent impuissants, rien ne peut arrêter la marche du progrès. « *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme* » (J.J.Rousseau, 1966 : 35). La vie que Dieu offre à l'homme dans sa nature estime Rousseau, est la plus innocente, la meilleure qu'il

aurait protégée. Mais dès l'instant où il s'y déploie pour la transformer, le mal s'introduisit et l'homme devient le propre auteur de ses supplices. Au bout du compte, les habitants « sentaient leur jeunesse tomber sous les pioches » (C. Exbrayat, 1997 : 25). Les pioches représentent les outils de transfiguration de l'espace vital des Rustandais. Le bonheur qu'ils savouraient dans leurs cabanes, dans la forêt, sur la montagne s'effrite ; les horaires de travail bouleversées. La deuxième raison de la résistance se décèle au regard de la dégénérescence de la nature.

Les mœurs dépravées désagrègent dangereusement la vie des Rustandais : « Ceux-ci reprochaient aux étrangers l'air souriant qu'ils affectaient continuellement, leur manière de chanter en parlant, et ces clins d'œil qu'ils adressent aux femmes. » (C. Exbrayat, 1997 : 32). Cette pratique encourage la prostitution et corrompt les mœurs locales, et il a pour corollaire le changement de mode vestimentaire : les femmes commencent à porter des jupons, à se parfumer le corps et « à rêver des sous. » (C. Exbrayat, 1997 : 165). Ce sont des pratiques inhabituelles, mises en œuvre pour convertir les autochtones à la civilisation naissante. Toute cette avalanche d'effritement des vertus de la nature et des mœurs oblige les Rustandais à mener les luttes en vue de sauver les meubles autour de César, l'incarnation de la résistance, lutte qui n'a été que de courte durée pour ceux de la forêt qui, finalement subissent la menace du progrès. La dépravation des mœurs confirme la troisième raison de la résistance.

Des comportements contre nature s'introduisent dans la vie des Rustandais. La méfiance s'installe et les deux communautés étrangère et autochtone se regardent des mois en chiens de faïence. La mort de César réduit la lutte à néant. Très souvent, le décès d'un leader dans une lutte collective, fragilise l'une organisation et présume son échec.

2.2. L'échec de la résistance

Une résistance se fixe toujours un objectif. Il peut être la restauration des acquis socioculturels perdus ou menacés de disparition ou l'obtention des résultats d'une revendication. La détermination et la prise de conscience du corps résistant permet d'atteindre cet objectif. Dès l'instant où ce corps se livre aux pressions matérielles, financières et idéologiques, il s'affaiblit de l'intérieur et l'échec de la lutte s'affirme. En effet, le changement des mœurs a commencé avec l'arrivée des missionnaires et bourgeois, avant l'implantation de l'usine à Rustande : « ça commence à l'époque où les bourgeois d'Aurillac ont cherché des filles dans la montagne, pour en faire des domestiques ». (C. Exbrayat, 1997 : 115-116. D'ordinaire, les domestiques obéissent à leur maître et les plus faibles finissent souvent par épouser leurs cultures. Une telle assimilation culturelle peut impacter négativement toute initiative de nature revendicative du domestique. Vient ensuite la corruption, l'envie du bien-être matériel et financier. La personne féminine se trouve la plus exposée.

Alors que les hommes revendiquaient leur terre arrachée ou mieux annexée, « les femmes se mirent à pleurer...Les filles surtout, car plus d'une, malgré les interdictions, se laissaient fréquenter par les Piémontais » (C. Exbrayat, 1997 : 76). Les femmes font partie des êtres faibles dans de nombreuses situations. La convoitise, l'envie, le besoin dont elles font montre, sont des maladies dont le remède est souvent l'argent. Les femmes en sont les premières victimes, annonçant le début de l'échec de la résistance. La poussée des épiceries détenues par les bourgeois, accueille les Rustandaises pour la plupart, et, au fil du temps, les mentalités changent. Désormais, « les femmes rêvaient des sous que gagnait Requefeuille, les hommes pensaient aux travaux de l'usine où l'on ne se soucie pas du temps » (C. Exbrayat, 1997 ; 165). Finalement chacun cherche à gagner de l'emploi à l'usine. Les ambitions de César le leader s'écroulent. Les lamentations fusent de partout, la nature défendue

se trouve oubliée ; le rêve d'argent prend place, les modes de vie s'adaptent mal aux anciennes pratiques. Il faut s'accommoder du changement, de la transformation et transfiguration du monde car, « *les arbres, c'est bien beau, seulement on n'est pas des arbres et on a besoin de bouger, de voir du monde, de causer de ce qu'il se passe ailleurs* » (C. Exbrayat, 1997 : 168) Les pratiques contrevaleurs se multiplient en faveur de la mise en œuvre du projet de l'occupant. L'implantation de l'usine, dérivée du progrès scientifique réduit la résistance au silence. Le mal combattu résiste davantage et affaiblit ceux qui le combattent. Les résistants deviennent finalement acteurs de leur propre supplice : « *Pour empêcher un mal, on n'en fait venir dix autres et plus on veut éviter le malheur, plus on l'appelle* » (C. Exbrayat, 1997 :146.) L'influence des mœurs étrangères va croissante. L'adage qui stipule qu'il faut combattre le mal par le mal n'est pas justifié dans ce contexte. Les habitants sont convaincus du changement, des apports de la nouvelle civilisation et des difficultés qu'ils éprouvent à s'opposer à la marche du progrès.

S'accrocher à la nature n'est que pur rêve : « *La terre, évidemment, mais c'est de la poésie tout ça* » (C. Exbrayat, 1997 : 197). La poésie renvoie à l'idéale image que l'on se fabrique de ce qui nous entoure. Elle explique l'illusion que les Rustandais se font de vouloir sauvegarder leurs valeurs socioculturelles, menacées par les apports exogènes. Une inconscience collective s'installe et la marche du progrès et ses dérivées culturelles s'imposent : les Rustandais se résignent à se donner de la place dans la marche du siècle. L'implantation de l'usine, l'insertion sociale des contestataires, la poussée des structures de loisir, la corruption, ont transformé la mentalité des Rustandais et affaiblit leur résistance. Ils en sont convaincus au point de confirmer : « *La dure épreuve par laquelle le pays a passé et qui a duré quatre ans nous a appris que nous avons changé de civilisation* » (C. Exbrayat, 1997 : 97). Les mutations du monde se sont toujours heurtées à des résistances de toute nature. Cependant, elles véhiculent des forces transformationnelles puissantes qui reculent rarement face aux

adversités. La prophétie de Ponchot, l'un des résistants confirme les faits : « *Est-ce qu'on peut s'opposer à la marche du progrès ?* » (C. Exbrayat, 1997 : p.197) Cette interrogation annonce la capitulation des résistants face au progrès.

L'espoir d'une lutte à l'image de celle des Rustandais que rapporte le récit de Charles Exbrayat ne peut renaître que si les communautés autochtones bénéficient du soutien des autorités locales et des lois qui les protègent. Comme le précise Guy Rocher, « *L'action humaine est sociable parce qu'elle s'inscrit dans une structure d'action qui lui est fournie par des normes ou règles collectives ou communes dont elle doit s'inspirer.* » (R. Guy, 1968 : 43) Pour peu que la solidarité des lutteurs manque, l'action sociale se fragilise et plonge les acteurs dans le désespoir : la lutte est un échec. Aussi, l'identité sociale défendue par des Rustandais se trouve-t-elle fragilisée par l'infiltration des autres valeurs. Même si parmi les Rustandais, quelques conservateurs sont restés attachés à leur nature par le soutien de la garde des eaux et forêts « *venus prendre des arrangements avec les propriétaires des bois* » (C. Exbrayat, 1997 : 2011), l'aspiration au changement est une évidence, car les forces assimilationnistes ont pris le dessus. Rien ne pourrait favoriser les résistants déjà divisés par l'influence des cultures extérieures. La dynamique de l'identité socioculturelle des autochtones ne saurait se confirmer que si le contact avec d'autres civilisations pourrait contribuer à la renforcer, comme le constate Edgard Morin:

« *...L'identité sociale va se trouver accrue, renforcée, par la confrontation avec d'autres sociétés qui, bien qu'ayant une organisation de base semblable, se différencie par le langage, le mythe généalogique et cosmique, les esprits, les dieux, les symboles, les emblèmes, la parure, le rite, la magie, c'est-à-dire par les caractères noologiques.* » (E. Morin, 1973 : 183)

Au lieu que les Rustandais, renforcent leurs valeur par une interculturalité dynamique et prometteuse, dans la perspective de renforcer leur identité, la plupart se laissent embarquer dans la

facilité des acquis exogènes, sacrifiant ainsi, les leurs. Cela explique le déséquilibre qui subsiste souvent entre les cultures autochtones et exogènes. L'histoire de l'humanité montre que les civilisations qui s'introduisent chez les peuples finissent généralement par prendre le dessus. Rares sont les peuples qui s'en débarrassent. Même pour ces cas, les impacts restent indélébiles dans les mœurs locales.

Conclusion

Cet article offre une réflexion sur la dialectique de la lutte pour préserver les valeurs patrimoniales d'un peuple. Les offres de la nature conditionnent ces valeurs auxquelles ce peuple s'identifie. L'étude a montré que cette foi en la nature affermie chez les Rustandais s'est vite fragilisée par l'incursion des autres valeurs sociétales. La résistance organisée par ceux-ci n'a été que de faible intensité. Les forces transformatrices des paradigmes locaux ont été plus puissantes que celles de la résistance. Comme cela s'observe chez certains peuples infestés par d'autres civilisations, ceux-ci n'ont point d'autre choix que de se soumettre au changement, après une résistance peu fructueuse : l'usine s'implante et convertit de nombreux autochtones à la nouvelle civilisation. Au regard de cette analyse, il ressort que les mutations du monde se développent dans le sens inévitable de sa transformation. Le peuple Rustandais est passé de la résistance à l'assimilation. Cependant, si le contact des civilisations construit plutôt une dynamique paradigmatique partagée, il éviterait des frustrations et des luttes contre les valeurs influentes.

Bibliographie

Charles Mauron, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychocritique>

Claude Duchet, https://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_Duchet

Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris Plon, 1990

Edger Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973

Rocher Guy, 1968, *L'Action sociale*, Paris, Points

Mauralis, Bernard, 1989, *Montaigne et le mythe du bon sauvage, de l'Antiquité à Rousseau*, Paris, Bordas.

Mouralis Bernard, 1989, *Montaigne et le mythe du bon sauvage, de l'Antiquité à Rousseau*, Paris Bordas

Martin Dubois Sophie, 2024, *Action de libération contre l'occupation : enjeux et perspective*, octobre, <https://mescoursdhistoire.fr/actions-de-liberation>, consulté le 29 septembre 2025)

Rousseau Jean-Jacques, 1966, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Flammarion